

Le challenge des Cochons d'Or. Un pilier défensif et un maître étalon de la filière porcine industrielle

Jocelyne Porcher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/2442>

DOI : 10.4000/economierurale.2442

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2009

Pagination : 163-170

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Jocelyne Porcher, « Le challenge des Cochons d'Or. Un pilier défensif et un maître étalon de la filière porcine industrielle », *Économie rurale* [En ligne], 313-314 | Septembre - décembre 2009, mis en ligne le 05 décembre 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/2442> ; DOI : 10.4000/economierurale.2442

« Le challenge des Cochons d'Or » Un pilier défensif et un *maître* étalon de la filière porcine industrielle

Jocelyne PORCHER

INRA, UMR Sciences, action, développement, activités, produits, territoires (SADAPT),
AgroParisTech, Paris

Dans la filière porcine, la performance quantitative reste un objectif central mais la pénibilité et la souffrance qui en résultent n'en demeurent pas moins des éléments, certes subjectifs, mais importants. Dans sa contribution, l'auteure analyse le « challenge des Cochons d'or » comme pouvant être un outil de reconnaissance pour le travailleur. Ce prix soulignant l'excellence professionnelle pourrait-il aussi redonner ses lettres de noblesse au travail de production ? (NDLR)

Le « challenge des Cochons d'or » est, depuis 1989, attribué chaque année aux « meilleurs » éleveurs de porcs. La désignation des lauréats et la remise des prix ont lieu à Rennes dans le cadre du Space¹, le salon des productions animales. Ce challenge, médiatisé par *Porc Magazine*², a une fonction et des spécificités qui le différencient notablement d'une remise de prix ordinaire par des pairs visant à souligner l'excellence ou le mérite de certains (médailles d'or des concours agricoles, médaille d'or dans des festivals de cinéma...).

L'hypothèse défendue dans cet article ici est que ce challenge est l'un des piliers des défenses collectives contre la souffrance dans la filière porcine industrielle. Il est par ailleurs un outil essentiel de construction et de remise à jour annuel, par l'encadrement des éleveurs, des objectifs quantitatifs de production. Il ne vise pas à mettre

au jour « l'excellence » de certains éleveurs, comme le prétend la communication de la filière, mais à « étalonner » le travail, c'est-à-dire à lui donner un sens unique accepté par l'ensemble des acteurs de la production.

Se défendre contre la souffrance

Le travail en production porcine industrielle est décrit par la majorité des travailleurs comme un travail pénible et usant physiquement, mentalement et moralement (Porcher, 2002, 2003). Ce qui fait tenir au travail, c'est le challenge, le défi, les enjeux techniques qu'il représente.

La performance quantitative est un objectif central du travail, qu'il s'agisse d'être dans « les 25 % meilleurs », d'atteindre les objectifs fixés par le patron ou l'encadrement technique, ou d'améliorer ses résultats. Pour les éleveurs, comme pour les salariés motivés par des primes, la reconnaissance du travail au sein de la filière passe par la performance quantitative. Une truie sevrant 16 porcelets par an en 1970, le chiffre est de 27 aujourd'hui. Il est de 30 pour les lauréats des « Cochons d'or ». Bien

1. Le Space a été créé en 1986. C'est un salon professionnel et commercial essentiellement orienté vers les productions industrielles.

2. Titre des Éditions Boisbaudry qui publie également le magazine *PLM, Filières avicoles, L'éleveur de lapins* et des magazines dédiés à l'agroalimentaire.

que les techniciens comme les éleveurs soulignent que la performance doit être aussi économique, la productivité des truies, i.e. les tonnages produits, reste un critère prépondérant. Ainsi que de nombreux travailleurs le soulignent, l'objectif est de produire, « *de produire à tout prix et à n'importe quel prix* », un maximum de porcelets et ainsi un maximum de tonnages de viandes. Alors que la majorité des travailleurs, et de façon plus explicite les femmes, voudraient avoir avec les animaux un rapport de soin, de sollicitude et d'attention, tel que construit historiquement par le métier d'éleveur, l'organisation industrielle du travail les contraint à un rapport avec les animaux sans pitié ni compassion. L'injonction d'être « l'ami » de leurs truies, faite aux travailleurs par l'encadrement technique pour des raisons de productivité, va de pair avec un déni du lien. Dans le travail réel, la règle est très clairement « marche ou crève » (Porcher et Tribondeau, 2008).

La réalisation des performances se fait donc au prix d'un déni de la vie des animaux d'élevage et d'un écrasement de la sensibilité des travailleurs (Porcher, 2006). L'une des conséquences de la concentration et de l'agrandissement des exploitations porcines, mais aussi de l'augmentation de la prolificité des truies, est la permanence de la violence envers les animaux et l'émergence d'un travail de mort quotidien et banalisé (Mouret, Porcher, 2007). Le transfert aux éleveurs par les abattoirs de la responsabilité de l'abattage des animaux « mal à pied » contraint ces derniers à tuer eux-mêmes un nombre grandissant d'animaux (porcelets chétifs, porcs et truies malades ou blessés). L'encadrement de la filière propose aujourd'hui des formations à l'utilisation d'outils

d'abattage : matador, utilisation de la masse, équipement d'électrocution, usage du CO₂..., alors même que la majorité des travailleurs l'affirme : « *Mon travail, c'est de faire vivre et non pas de tuer* ».

Par ailleurs, la privatisation du système public d'équarissage conduit à un processus d'internalisation de la gestion des cadavres. Le compostage des cadavres *in situ*, tel qu'il se pratique aux USA et au Québec, est en voie d'être mis en place également en France. Ces évolutions sont imposées par la filière sans que soient évalués ni le coût psychique de ce travail de mort pour les travailleurs ni le coût moral collectif de ce rapport désincarné aux animaux d'élevage.

Pour se défendre contre la souffrance générée par le contenu du travail, les travailleurs mettent en place des stratégies de défense individuelles et collectives (Dejours, 1993). Ce sont ces défenses qui permettent de maintenir la souffrance à distance, de tenir au travail et d'en retirer plaisir et satisfactions. Mais, ainsi que l'écrit Dejours (1998)⁴ : « *Nécessaires à la protection de la santé mentale contre les effets délétères de la souffrance, les stratégies défensives peuvent aussi fonctionner comme un piège qui désensibilise contre ce qui fait souffrir. Et, au-delà, elles permettent parfois de rendre tolérable la souffrance éthique, et non plus seulement psychique, si l'on entend par là la souffrance qui résulte non d'un mal subi par le sujet, mais celle qu'il peut éprouver de commettre, du fait de son travail, des actes qu'il réprouve moralement.* »

Toutefois, lorsque les défenses faiblissent ou craquent, la souffrance réapparaît. La souffrance peut alors être un prélude à la maladie ou à l'accident, voire conduire au suicide, mais elle peut aussi, plus favorablement, permettre au travailleur de prendre du recul par rapport à son travail. Si les défenses, en effet, protègent de la souffrance, c'est parce qu'elles bloquent la pensée. L'idéologie, le credo du groupe, la

3. Une truie produit par an environ 3 tonnes de porcs vifs mais aussi en moyenne 96 kg de cadavres de porcs, soit pour le troupeau français d'environ 1,3 million de truies, une production annuelle de 131 200 tonnes de cadavres de porcs (Chevillon *et al.*, 2005).

4. Cf. Dejours, page 40.

rationalité technico-économique du travail prennent la place d'une pensée autonome et reliée. Prendre ses distances avec ce credo, c'est trahir, c'est pourquoi de nombreux travailleurs ont du mal à s'affranchir en dépit de la connaissance de leur position réelle au sein du système, de leur opposition à certaines pratiques, voire de leur dégoût du métier et de leur profond désir d'en changer. Ainsi que l'exprime une ancienne salariée : « *J'étais en désaccord mais il m'a fallu beaucoup de temps pour pouvoir oser le dire* » (Porcher, 2008a).

Les producteurs de porcs Une affaire de spécialistes

Tenir au travail, consentir au travail, n'est une évidence ni pour les travailleurs des porcheries ni pour leur encadrement (techniciens, cadres, chercheurs, journalistes...) C'est pourquoi, au sein de la filière toute entière, les défenses collectives contre la souffrance sont soigneusement entretenues par chacun et par tous. Elles permettent de créer un esprit de corps supposé réunir dans un même élan et pour des intérêts partagés, le travailleur des porcheries et le directeur d'un groupement breton. Les mots clés qui fondent cet esprit de corps et le credo productiviste qui le soutient sont : performances, productivité, compétitivité.

Ainsi que le précise le Plan de rationalisation (1970), « la production doit devenir une affaire de spécialistes ». Il s'agit de moderniser les structures, de combler le déficit de production, d'augmenter la productivité du travail, d'exporter. Pour cela il faut construire un modèle de référence qui soit vecteur de progrès, c'est-à-dire de constantes innovations techniques, mais aussi de mobilisation des éleveurs. Cela suppose l'inscription de la production dans une logique de filière telle que :

- l'organisation de la production (création des groupements de producteurs (1964) par lesquels passent la diffusion du modèle

- de production et les subventions),
- la formation des éleveurs et des techniciens ;
- le développement d'une recherche appliquée (création des Journées de la recherche porcine, JRP, en 1969) ;
- la mise en place d'outils de gestion des données GTTT – Gestion Technique des Troupeaux de Truies – (1969) et GTE – Gestion Technico-Economique – (1974) ;
- la création d'outils et de contrôle de mise en marché (marché du porc breton en 1975, syndicat professionnel Uniporc Bretagne en 1973) ;
- la mise en place d'une politique de communication interne (création des « Cochons d'or » en 1989) puis, plus récemment, vers l'extérieur (site internet 'leporc.com', Centre de documentation des métiers du porc...).

La forme et la légitimité de ce modèle de référence productif et compétitif construit dans les années 1970 sont toutefois à consolider de façon réitérée. Et cela d'autant plus que le travail salarié est aujourd'hui rendu indispensable par l'agrandissement des exploitations. La filière porcine industrielle est confrontée à un déficit structurel de demandes d'emploi qu'elle ne parvient pas à combler en dépit de ses efforts de communication. Si de nombreux éleveurs en effet sont bloqués sur l'exploitation par leur endettement, les salariés, eux, sont libres de quitter la production ou de ne pas y entrer. Par ailleurs, une grande partie des salariés n'est pas issue du milieu agricole⁵. Certaines valeurs individuelles et collectives, notamment dans la relation à l'animal, vont à l'encontre de l'organisation du travail dans les porcheries et « déçoivent » rapidement les salariés potentiels.

5. Par exemple, d'après des données de l'Association Emploi Formation (AEF), en 2004, 61 % des demandeurs d'emploi en production porcine dans les Côtes d'Armor n'étaient pas issus du milieu agricole (46 % pour l'ensemble des productions).

Les « Cochons d'or » ont pour but d'enrôler les différents acteurs de la production en clivant les moyens du travail (notamment la violence envers les animaux et envers soi-même) et ses finalités (produire) en réduisant celles-ci à l'engagement dans une compétition. Les évolutions entraînées par les récentes créations d'IN-APORC et de l'IFIP (ex-Institut Technique du Porc) accentuent le caractère compétitif de la production et la primauté absolue de la rationalité économique du travail. « L'observatoire de la compétitivité des élevages porcins » désigne les adversaires⁶, fournit des éléments de connaissances chiffrées à leur sujet et propose des analyses concurrentielles. Implicitement, les systèmes de production sont reconnus comme équivalents dans les différents pays, et ils le sont effectivement puisque l'observatoire ne s'intéresse qu'aux filières industrielles. De « l'adversaire intérieur », les délocalisations probables, à l'instar de l'évolution de la filière avicole, ou des investissements de la filière française dans d'autres pays, il n'est rien dit. La distinction entre « Bretagne » et « France » dans ces analyses concurrentielles souligne par ailleurs les performances bretonnes et le retard des autres régions françaises. À l'intérieur même de la Bretagne, le Finistère est reconnu par les journalistes de la filière porcine comme le bon élève à imiter. Cette fractale de rapports concurrentiels se solde par une lutte fratricide entre éleveurs d'un même village convoitant des terres d'épandage et des droits à produire. Ainsi que l'avait remarqué un éleveur de porcs il y a quelques années : l'éleveur de porcs, « à partir du moment qu'il existe, il en fait de trop »⁷.

6. L'Espagne, les Pays-Bas, le Danemark, l'Allemagne, les États-Unis, le Canada.

7. Les citations d'éleveurs et de salariés sont extraites d'entretiens réalisés par l'auteur.

Les « Cochons d'or » Pilier défensif et maître étalon

Cette idéologie productiviste est soutenue par une analogie constante entre le travail au sein de la filière et la compétition sportive. Le vocabulaire des journalistes professionnels en témoigne. Les articles relatifs aux « Cochons d'or » parlent de challenge, de peloton de tête, de course, de top, de scores, de records et décrivent le travail comme un enjeu de type sportif :

« ils (les lauréats) seront difficiles à battre l'année prochaine ». In Porc Magazine, numéro 192, p. 16.

Ainsi qu'il était déjà précisé dans le fascicule « Cochons d'or » (1993) :

« Félicitons les participants aux « Cochons d'or » qui, sportivement, ouvrent leurs livres de compte aux ingénieurs de l'ITP chargés des contrôles et qui autorisent la publication de l'ensemble de leurs résultats. Sont-ils imbattables ? Sans doute pas. Dans le sport, comme chez les éleveurs de porcs, il y a des spécialistes par discipline et, pour un critère donné, il peut exister des élevages non présents dans la compétition qui réalisent des performances supérieures à celles obtenues par les lauréats des « Cochons d'or ». Mais n'oublions pas que le prix des « Cochons d'or » est un peu le « décathlon des éleveurs de porcs » ; comme dans le sport, la pondération de chaque discipline évolue dans le temps sous le contrôle d'un comité technique composé de techniciens compétents et représentatifs des différentes organisations de production. »

1. Un volontariat obligé et consenti

« La participation aux prix des Cochons d'or est basée sur le volontariat et seuls, parmi les éleveurs présélectionnés, ceux qui transmettent un dossier de candidature complet, figurent dans la liste des nominés ».

Il faut remarquer cependant que les éleveurs présélectionnés ne sont aucunement volontaires. Ils sont identifiés grâce à leurs résultats techniques enregistrés dans les banques de données GTTT et GTE⁸. C'est à la réception du dossier de candidature, qui leur est

8. GTTT : Gestion technique de troupeaux de truies. GTE : Gestion technique économique.

envoyé par leur centre de gestion et bien qu'ils n'aient *a priori* candidaté à rien, qu'ils choisissent d'entrer dans la course ou non. Les éleveurs sont présélectionnés sans leur consentement et nommés avec. La différence entre présélectionnés et nommés donne le taux de réponse des éleveurs quant à leur participation à ce concours. Depuis 2000, il avoisine les 70 %, ce qui souligne la forte proportion d'éleveurs consentants.

2. L'excellence : une indispensable reconnaissance symbolique

Éleveurs et salariés en production porcine souffrent d'un profond déficit de reconnaissance. La reconnaissance du travail, outre son expression concrète par la rémunération, a un caractère symbolique essentiel. Elle passe par un jugement par les pairs, ceux qui connaissent les règles du travail (jugement de beauté) et par un jugement par la hiérarchie et les clients (jugement d'utilité) (Dejours, *op. cit.*). Elle repose aussi sur un jugement plus subtil, celui que perçoit l'éleveur de la part de ses animaux, que j'ai appelé « jugement du lien » (Porcher, 2008). Pour les travailleurs en production porcine, le jugement des pairs est compromis par la concurrence acharnée qui existe entre éleveurs. Le jugement d'utilité proféré par les clients fait également défaut. Consommateurs et citoyens portent, en effet, un regard très négatif sur la production porcine industrielle du point de vue de l'environnement, de la qualité des produits et des conditions de vie des animaux. Le jugement du lien, perçu comme exprimé par les animaux, est lui aussi compromis. La violence de l'organisation du travail envers les animaux contraint les travailleurs à faire le deuil de toute reconnaissance et gratitude de leur part. Ce jugement, contrairement aux autres, ne porte pas sur les résultats du travail mais sur ses moyens. Comme le souligne une salariée résumant bien la situation : « *Si les animaux pouvaient parler, on se ferait engueuler tous les jours* ».

Autrement dit, ni les consommateurs ni

les animaux ne disent merci aux travailleurs des porcheries, bien au contraire. Le fait que les 26 millions de porcs issus des systèmes industriels soient consommés en France pourrait témoigner d'un certain manque de cohérence de la part de nos concitoyens, achetant d'une main ce qu'ils critiquent de l'autre, si ces 26 millions de porcs ne représentaient pas 99,5 % de la production. Les consommateurs n'ont clairement pas le choix. La consommation ne peut donc être perçue par les éleveurs comme un acte concret de reconnaissance du travail, comme cela peut être le cas pour des éleveurs bio.

Seul l'encadrement de la filière est donc susceptible de reconnaître la valeur du travail fourni. C'est pourquoi le processus d'évaluation qui culmine avec les « Cochons d'or » est crucial d'un point de vue subjectif car c'est sur lui que repose la possibilité d'un rapport de sens et de plaisir au travail. Face à tout ce qui affirme que les moyens et les résultats du travail dans les porcheries industrielles sont lamentables et indignes du métier d'éleveur, l'encadrement technico-économique proclame, lui, l'excellence de la filière et de ses éleveurs. C'est pourquoi l'émulation à l'excellence est entretenue par les groupements de producteurs et l'encadrement technique de la production dans le déni complet de la violence et de la souffrance générées par le réel du travail.

3. Mètre étalon ou maîtres étalon ?

Depuis ses débuts en 1970, la filière porcine capitalise chiffres et statistiques. Cette mécanique de collecte de référence qui porte l'émulation à l'excellence réduit, depuis les origines de la filière, les résultats du travail à des critères quantitatifs et donc quantifiables. L'extraordinaire accumulation de tableaux de données, de graphiques, de statistiques en tout genre qu'ont engrangés les ingénieurs de l'Institut technique du porc (ITP) occulte le réel subjectif du travail et les résultats non quantifiables (la souff-

france au travail) ou plus difficilement quantifiables (les effets négatifs du travail sur l'environnement, sur la santé des travailleurs et des animaux, voire sur la santé publique⁹...). L'évaluation par les chiffres est organisée à partir de données centralisées collectées par les éleveurs eux-mêmes. Mais certains chiffres sont notoirement sous évalués, par exemple les taux de pertes, ou rendus politiquement corrects, par exemple l'âge au sevrage¹⁰.

Même si pour de nombreux éleveurs, la rentabilité des exploitations est devenue plus aléatoire aujourd'hui qu'au moment de la création des « Cochons d'or », la production porcine a longtemps permis un enrichissement ostentatoire, lequel allait de pair avec l'affichage d'une distinction sociale. Les producteurs de porcs se sont longtemps représentés, et se représentent encore pour un grand nombre d'entre eux, comme des cols blancs, des techniciens spécialisés, des chefs d'entreprise modernes, bien éloignés des représentations ordinaires de l'élevage. Comme le souligne la majorité des éleveurs et des salariés « *le métier est technique, bien plus que dans d'autres productions* ». L'argent est le témoin de cette distinction technicienne, et l'image du cochon comme figure de l'épargne (la tirelire) en est la racine historique.

Au sein de la filière porcine, la publicité qui entoure ce challenge met au contraire en avant le caractère ordinaire des lauréats. Ces éleveurs qui posent dans *Porc Magazine* levant les bras au ciel comme des vainqueurs du Tour de France ou d'un championnat de tennis, n'ont rien d'exceptionnel, l'année prochaine ce pourrait être vous, est le message implicite que véhicule *Porc Magazine*.

9. Les travailleurs en production porcine sont porteurs de bactéries résistantes aux antibiotiques (Aubry-Damon *et al.*, 2004). La quantité annuelle d'antibiotiques (principes actifs) consommée par la filière porcine française est de 699 tonnes, soit plus de 55 % de la quantité consommée par l'ensemble des productions animales (1 261 tonnes en 2007), soit 237 mg/kg de poids vif produit (Chevance, Moulin, Chauvin, 2009).

Les lauréats sont à la fois des éleveurs ordinaires et des champions qui, comme les sportifs, sont capables de surprendre et d'éblouir : « *Une fois de plus en 2007, les 40 lauréats et les 10 éleveurs prix d'honneur affichent des niveaux d'efficacité technico-économiques époustouffants : presque tous à plus de 30 porcs produits par truie productive et par an et toujours plus nombreux à vendre 3 000 kg de kilos vifs (sic) par truie présente* »¹¹.

4. Les « Cochons d'or » : des éleveurs modèles remodelés

Les lauréats des « Cochons d'or » sont des éleveurs ordinaires mais ils sont les hérauts de l'excellence de la filière. C'est ainsi que l'entreprise Penarlan vante la qualité génétique de ses produits. La page d'accueil du site de l'entreprise montre un cochon d'or sur un échiquier, ce qui signifie sans ambiguïté: si vous voulez être « cochon d'or », c'est-à-dire être sur l'échiquier la pièce qui gagne, achetez les produits Penarlan ; notamment la truie « Naïma », dont 235 000 « exemplaires » ont été vendus en 2006¹².

Quoique les dirigeants de la filière porcine, confrontés à une crise durable et aux effets du déséquilibre €/\$, réclament de pouvoir renouer avec la croissance en supprimant certaines barrières réglementaires constituant, de leur point de vue, un handicap par rapport à la concurrence, l'analyse des résultats au fil des années témoigne de l'augmentation constante de productivité des travailleurs et des animaux. Seule l'évolution des taux des pertes met une

10. La législation impose un sevrage après 21 jours. Ce délai est très souvent réduit dans les grandes structures qui fonctionnent en maternité en flux tendus et sevrant fréquemment à 15 jours, voire beaucoup moins.

11. *Porc Magazine*, septembre 2007, n° 413, p. 50. Notons que le terme « époustouffant » était déjà utilisé dans un article rendant compte des résultats en 2005, alors que le signataire de l'article n'est pas le même.

12. <http://www.penarlan.com/index.php>

Tableau 1. Résultats GTTT et GTE « Cochons d'or » et moyenne nationale (naisseurs engraisseurs)

Critères/année	1993	2000	2007
Porcs produits/truie présente	22,6/17,9	24,5/19,4	25,2/21,2
Porcs sevrés/truie productive	26,4/22,7	27,9/25,2	30,3/27
% pertes nés totaux	12,2/17,9	15,2/18,8	14,1/20,6
Pertes sevrage/vente	2,9/5,4	5,2/7,9	5,4/6,3
IC global	2,78/3,2	2,8/3,1	2,83/2,98

ombre durable au tableau des performances. La vulgarisation des résultats par *Porc Magazine* lors du Space (tableau 1), qui rappelons-le est surtout un salon commercial, vise à promouvoir le modèle qui a permis les résultats. Or, le modèle n'est pas mis au jour par les résultats, il leur préexiste.

Il faut souligner qu'au fil du temps, certains critères d'évaluation des « Cochons d'or » ont été supprimés alors que d'autres ont fait leur apparition. En résultats GTTT, les critères « âge au sevrage » et « nombre de portées/truie réformée » ont disparu, alors qu'est apparu le critère « âge moyen à la mise bas ». En résultats GTE, le critère « coût de renouvellement » a été ajouté.

Cet ajout/disparition de critères se poursuit constamment. En 2006, le critère « Pertes sur nés vivants » a fait son apparition dans les résultats GTTT rétrospectifs. L'apparition de nouveaux critères implique qu'un certain nombre de données ne résultent pas de relevés *in situ* mais sont des reconstructions statistiques *a posteriori*.

Le modèle industriel de la filière porcine jusqu'à présent pudiquement revêtu des habits de l'exploitation familiale se transforme actuellement de façon sensible et explicite. Concentration des exploitations (développement des maternités collectives qui regroupent 1 000 truies ou davantage), fusion entre groupements, transfert de la propriété et des pouvoirs de décision à des investisseurs, salariat des éleveurs... La production porcine a pris, à l'instar de la production porcine nord-américaine, une orientation capitalistique ainsi que le reconnaît et le revendique Guillaume Roué, le président d'INAPORC et du groupement

Prestor¹³. Pour les travailleurs, cette orientation se traduit par une incitation à une performance encore accrue (par exemple, pour les salariés, relèvement du niveau des performances qui donnent droit à une prime...).

Conclusion

Le travail en élevage a indéniablement des rationalités techniques et économiques, mais le rapport subjectif au travail ne s'y réduit pas sans perte. Bien que des statistiques soient difficiles à obtenir, de nombreux travailleurs en production porcine font état d'accidents, de maladies graves ou de suicides au sein de la filière. Être lauréat, ou quatre fois de suite lauréat du challenge et être ainsi doté du « Prix d'honneur des Cochons d'or », ou être dans les 10 % meilleurs ne suffit peut-être pas à dissimuler l'immense vacuité de cette compétition et son terrible prix moral. Car ces victoires dérisoires se paient au prix de la sensibilité, de l'affectivité et de la dignité des personnes : « *Je ne fais pas de sentiment, personne n'en fait pour moi* » dit un salarié. Est-ce pour aboutir à cette jungle relationnelle que nous avons noué des liens avec les animaux et inventé l'élevage ? ■

13. « *Il ne faut pas craindre de nouveaux modèles* » dans Réussir porcs, juin 2006.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aubry-Damon H, Grenet K, Sall-Ndiaye P, Che D, Cordeiro E, Bougnoux ME, Rigaud E, Le Strat Y, Lemanissier V, Armand-Lefèvre L, Delzescaux D, Desenclos J.-C., Liénard M, Andremont A., 2004, Antimicrobial resistance in commensal flora of pig farmers. *Emerg Infect Dis.* 2004 May;10(5):873-9.
- Chevillon C., Aubry A., Rieu M. (2005). Gestion des cadavres de porcs en France : volumes, organisation et collecte, stockage et traitement. *TechniPorc*, 28, 3, p. 3-10.
- Chevance A., Moulin G., Chauvin C., (2009). Suivi des ventes de médicaments vétérinaires contenant des antibiotiques en France en 2007. Rapport AFSSA-ANMV, MAP
- Dejours C. (1998). *Souffrance en France*. Seuil.
- Dejours J. (1993). *Travail, usure mentale*. Éditions Bayard.
- Mouret S., Porcher J. (2007). Les systèmes industriels porcins : la mort comme travail ordinaire. *Natures Sciences Sociétés*. 15, p. 245-252.
- Porcher J. (2002). Bien-être et souffrance en élevage : conditions de vie au travail des hommes et des animaux. *Sociologie du Travail*, vol. 45, n° 1, spécial Agriculture et Alimentation, p. 27-43.
- Porcher J. (2003). *La mort n'est pas notre métier*. Éditions de l'Aube.
- Porcher J. (2006). Construction de l'insensibilité dans le travail des productions animales. In Peroni M., Roux J. (coord.). « Sensibiliser, la sociologie dans le vif du monde », Éditions de l'Aube, p. 78-89.
- Porcher J. (2008a). *Le travail des femmes en porcheries industrielles : le prix de la reconnaissance*. Ethnographiques.org, février, en ligne sur le site.
- Porcher J., Tribondeau C. (2008). *Une vie de cochon*. La Découverte.